

Un train lance de vrais coups de sifflet de train un chien lance de vrais aboiements de chien pour qu'on soit sûr qu'il est un chien je déroule mon futon, je me couche Mensonge parfait, crime parfait, sueur d'effroi comment a-t-on pu en arriver là.

Je n'arrive pas à écrire le moindre poème. Chaque fois que je lis le poème ci-dessus de ce poète, soudain — est-ce évocation d'une réalité absente ou présence purement imaginaire ? — les coups de sifflet du train s'effacent dans le lointain tandis que s'imposent à leur place les aboiements d'un chien qui happe le vide avec une énergie féroce. Alors, pris de frissons, l'air lugubre, je déroule mon futon pour me coucher. Et n'est toujours pas écrit le poème qui exigerait que je me mobilise pour m'arracher à cette paralysie.

Quelque chose m'empêche d'écrire de la poésie. Mensonge parfait ou crime parfait d'un inconnu, cela m'étrangle peu à peu sans que j'en aie conscience. Ou alors, c'est moi qui commets des actes de ce genre sans en avoir conscience. Moi qui ne me retrouve qu'à travers les formules poétiques ou les mouvements affectifs offerts par la poésie d'un autre. Moi qui me vautre dans le fossé humide d'effroi que creuse en moi son poème. Moi qui m'enlise de plus en plus profondément dans ce fossé qui ne cesse de s'approfondir et de s'élargir chaque fois que je me tourne et me retourne sur ma couche. Si bien que, sans en avoir clairement conscience, je ne suis rien que son poème — mon borborygme.

Quelle merde ! C'est à désespérer ! Comment ai-je pu en

arriver là, à ma façon différente de celle de mon poète ? Sans arrêt se pose en vain cette question insoluble qui ne fait qu'embrouiller davantage l'écheveau de mes petites cellules grises. Et juste à l'heure où, tous les jours, là où le mur mas-toc du bâtiment voisin barre ma vue et l'empêche de s'éva-der par la fenêtre, juste à l'heure où le soleil projette à peu près sous le même angle des taches d'ombre disparates sur le quadrillage rugueux des briques.

C'est juste l'heure où, du coup, mon désespoir lui-même finit par m'apparaître absurde. À commencer par cette minable caricature de désespoir que ma bouche mâchouille avec angoisse, d'une langue pâteuse, quand je me plains de ne pas arriver à écrire le moindre poème, accroupi par terre devant le plateau à pieds couvert de feuilles blanches en guise de petit-déjeuner ; cela, dès l'instant où je me réveille, m'arrachant sans conviction à un sommeil trop prolongé. Jusqu'à cette minable caricature de désespoir — comment ai-je donc pu en arriver là ? — provoquée par le constat que ça ne peut que se passer toujours comme ça. Me donner des gifles à moi-même n'y changera rien.

Je me lève, d'un seul coup. Et puis ça s'arrête là : planté comme ça, bêtement, la tête vide, je ne suis qu'un désespoir sur deux pieds. Un désespoir désespérant. Et désespérantes jusqu'à l'absurde sont ces taches de soleil qui donnent l'impression de rajouter de la saleté sur mon mur de briques brun rouge déjà couvert d'une épaisse couche de vieille crasse, pouah ! Taches de saleté : j'ai beau dire à haute voix que c'est désespérant, ça reste bêtement désespérant ! Saleté de taches : à peine ai-je dit à haute voix que c'est désespérant, voilà que mon désespoir se transforme en bruit ! Et une fois changé en bruit, il se met à enfler.

Ce bruit, on dirait les battements de cœur de la chambre. Pourtant, l'horloge digitale accrochée au mur ne fait aucun bruit. Ça ne peut provenir que de moi. Est-ce que ça signifie, alors, que ce sont mes oreilles qui perçoivent les battements

de mon cœur ? Ça doit être ça... Le bruit né à l'intérieur de mon corps retentit de plus en plus fort au point qu'il passe à l'extérieur.

Je pressens que mon accès habituel va remettre ça encore une fois. C'est sûr ! Bientôt, tout mon corps va gonfler, va devenir une grosse masse de bruit. Alors je ne saurai plus quoi faire de cette folie du bruit. J'aurai beau m'empoigner les cheveux et tirer dessus, la folie du bruit ne s'arrêtera que lorsque le moment sera venu. Une fois que mon corps transformé en une grosse masse de bruit se sera dilaté au point que sa fine pelure élastique adhèrera exactement aux six faces de cette pièce et que seul ce cadre rigide l'empêchera d'exploser. Ce n'est qu'après avoir réussi péniblement à surmonter cette crise due à la tourmente de bruit qui envahit mon corps que je me dégonflerai et m'affaisserai comme un ballon de douleur à plat. Ensuite, il faudra encore laisser s'écouler quelques minutes dans cet état végétatif.

Au bout d'un moment, je me lave vaguement le visage. Je grignote vaguement quelque chose, dont je ne sais pas trop si c'est le petit-déjeuner ou le déjeuner. Irrésolu, je tourne vaguement en rond, puis je fais quelques pompes. Ces symptômes physiques qui se répètent ont l'extrême précision d'une mécanique, ou réapparaissent avec la régularité d'un phénomène naturel.

Je sais bien que je présume de mes forces, mais j'essaie de tout faire tourner autour de moi. Les meubles banals de la chambre d'auberge qui effleurent l'extrémité de mon regard tournoient là autour comme pour retarder un peu ma prise de conscience de l'accès qui commence à se déclarer. De ce côté-ci, où l'écran du vieux téléviseur de trente-huit centimètres découpe un trou gris cendré, gisent n'importe comment une couette et un futon dépliés et froissés. De ce côté-là, près du mur où se trouve la fenêtre et sur lequel est accroché un calendrier avec, figée en plein vol, une femme en maillot de bain deux-pièces aux lèvres fardées et chaussée

de skis, il y a le plateau à pieds qui sert au petit-déjeuner, posé de guingois. Sur le plateau, des feuilles blanches avec un stylo à encre effaçable dont le capuchon est enlevé. En dessous, par terre, traînent des bouteilles de *soju*^{1*} et un sachet de chips entamé. Et puis une carafe d'eau et un verre sur un misérable plateau d'aluminium. Enfin, un paquet de cigarettes à moitié écrasé près d'un cendrier plein de mégots. Plus loin, quelques dizaines de recueils de poèmes qui ne sont pas de moi. Sans oublier mon corps, qui est à moi. Qui est moi.

Détournant rapidement la tête pour éviter de me voir dans la glace, je fixe mes yeux sur le téléphone posé devant celle-ci.

Je sais bien que je présume de mes forces, mais je m'en approche.

* Voir les notes, p. 215.